

revue internationale marxiste-léniniste-maoïste

COMMUNISME

N°2 – novembre 2016

La Pensée Lénine



- ▶ Apprendre de la Pensée-Guide de Lénine
- ▶ Lénine – Les enseignements de l'insurrection de Moscou
- ▶ Lénine – La guerre des partisans
- ▶ Lénine – Tolstoï, miroir de la révolution russe
- ▶ Lénine – Le développement du capitalisme en Russie

Il s'agit ici du second numéro, publié en novembre 2016, en tant qu'initiative commune de Belgique et de France.

Nous promouvons les sites suivants, en tant que médias révolutionnaires :

massline.net d'Afghanistan,
sarbaharapath.com du Bangladesh,
centremlm.be de Belgique,
lesmaterialistes.com de France.

« En toute chose, nous autres, communistes, nous devons savoir nous lier aux masses. Est-ce que les membres de notre Parti pourront se rendre utiles en quoi que ce soit au peuple chinois s'ils passent toute leur existence entre quatre murs, à l'abri des tempêtes et à l'écart du monde ? Non, absolument pas.

Nous n'avons pas besoin de telles gens comme membres du Parti. Nous autres, communistes, nous devons nous aguerrir dans les tempêtes et nous jeter dans le monde, les grandes tempêtes et le monde grandiose de la lutte des masses. »

Mao Zedong – «Organisez-vous !» (29 novembre 1943)

SOMMAIRE

- ▶ Apprendre de la Pensée-Guide de Lénine **page 3**
- ▶ Lénine – Les enseignements de l'insurrection de Moscou **page 9**
- ▶ Lénine – La guerre des partisans **page 18**
- ▶ Lénine – Tolstoï, miroir de la révolution russe **page 31**
- ▶ Lénine – Le développement du capitalisme en Russie **page 38**



Apprendre de la Pensée-Guide de Lénine

L'année prochaine, tous les révolutionnaires authentiques du monde saluerons la révolution d'octobre, la prise du pouvoir en Russie, il y a cent ans. Avec le grand Lénine à la tête des « bolcheviks » formant la majorité du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie, les révolutionnaires ont été capables de renverser l'État réactionnaire et d'établir le socialisme.

Comme communistes suivant le chemin de 1917, nous voulons profiter de ce centième anniversaire à venir pour souligner un très important aspect de la révolution d'Octobre : la question de la direction, c'est-à-dire l'importance de Lénine.

Si nous voulons comprendre historiquement la révolution d'Octobre et si nous voulons l'année prochaine en montrer l'importance, alors nous aurons à la présenter avec tout son contenu et ainsi à affirmer la signification du léninisme.

La révolution d'Octobre n'a pas été un coup d'État, mais un saut dans le processus révolutionnaire guidé par Lénine. Nous appelons ici à l'étude de deux documents d'importance et écrits par Lénine durant l'année 1906.

Tant *Les enseignements de l'insurrection de Moscou* que *La guerre des partisans* donnent de très importantes leçons aux révolutionnaires quant à l'esprit nécessaire pour aller en direction de l'insurrection générale.

Quand nous parlons de la Guerre Populaire comme théorie militaire universelle du prolétariat, nous ne voulons pas dire par là que la révolution de 1917 est en contradiction avec la théorie élaborée par Mao



Да здравствует 95-я годовщина Великого Октября!



Zedong et expliquée par Gonzalo.

Au contraire, Lénine est allé dans le sens de la Guerre Populaire, parce qu'il était un révolutionnaire authentique, comprenant que le pouvoir est au bout du fusil. Comme Lénine le souligne :

« Le marxiste se tient sur le terrain de la lutte de classes, et non de la paix sociale.

Dans certaines périodes de crises aiguës, économiques et politiques, la lutte de classes aboutit dans son développement à une véritable guerre civile, c'est-à-dire à une lutte armée entre deux parties de la population.

En de telles périodes, le marxiste a l'obligation de se placer au point de vue de la guerre civile.

Toute condamnation morale de celle-ci est absolument inadmissible du point de vue du marxisme. »

La Révolution d'Octobre n'aurait pas pu avoir lieu sans l'approche scientifique de Lénine, qui a manqué par exemple à des gens connaissant aussi bien le marxisme que Georgi Plekhanov et Karl Kautsky. Les deux ont joué historiquement un rôle important, mais n'ont pas été en mesure de comprendre l'impérialisme et la question de l'État, et donc de la révolution.

C'est pourquoi, en fin de compte, Lénine s'est opposé à eux. Déjà en 1906, Lénine présentait la situation en train de naître, où la lutte armée était

inévitable et la clef pour la bataille pour le pouvoir. Il dit alors :

« Rappelons-nous que le jour approche de la grande lutte de masse. Ce sera l'insurrection armée.

Elle doit être, dans la mesure du possible, simultanée. Les masses doivent savoir qu'elles vont à une lutte armée implacable et sanglante.

Le mépris de la mort doit se répandre parmi les masses et assurer la victoire.

L'offensive contre l'ennemi doit être la plus énergique : l'attaque et non la défense doit devenir le mot d'ordre des masses ; l'extermination implacable de l'ennemi deviendra leur objectif ; l'organisation de combat sera mobile et souple ; les éléments hésitants de l'armée seront entraînés dans la lutte active.

Le Parti du prolétariat conscient remplira son devoir dans cette grande lutte. »

Le Parti révolutionnaire sait que l'État réactionnaire doit être détruit ; la destruction de l'appareil d'État est le but stratégique en tant que tel.

Le processus révolutionnaire consiste précisément en cette destruction, avec la construction du nouvel État par l'Armée rouge, dans un processus non-linéaire où le progrès de la guerre populaire ne peut pas être historiquement stoppé par la réaction, parce qu'elle porte le Nouveau contre l'Ancien.

Et cela est vrai aussi pour la Révolution mondiale, en tant que Guerre Populaire mondiale. La Révolution d'Octobre a été la première composante de sa première vague, suivie de la Révolution chinoise de 1949 et de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne commençant en 1966.

Maintenant, nous suivons cette voie, ouverte par Lénine, travaillant à être une partie de la seconde vague de la Révolution mondiale.

Pour cette raison, nous voulons appeler à l'utilisation d'un nouveau concept : celui de Pensée de Lénine. Le concept de Pensée-guide de la révolution est le cœur du maoïsme ; il explique qu'une Direction est générée dans le processus révolutionnaire, qu'une personne synthétise la compréhension de la situation d'une manière matérialiste dialectique, montrant la voie à suivre.

Dans le cas de la Russie, deux œuvres montrent en particulier la capacité de Lénine à comprendre la société, son histoire, sa culture, son développement. Publié en 1899, *Le développement du capitalisme en Russie* est une œuvre expliquant que le capitalisme s'est développé dans les campagnes et pourquoi, par conséquent, l'idéologie populiste des



« narodniks » est erronée.

Publié en 1908, *Léon Tolstoï, miroir de la révolution russe* donne de très importantes indications sur l'évolution de la mentalité de la société russe, vue à travers les œuvres d'un grand artiste.

Il est évident que Lénine a été un grand dirigeant, comme Mao, qui a compris la situation historique, et ainsi, de la même manière qu'il y a eu une Pensée Mao Zedong, il y a eu une Pensée Lénine, portant à la fois un aspect particulier à la Révolution russe et un autre étant universel.



Nous pensons également que l'utilisation de ce concept aidera à comprendre le rôle de Staline d'une manière correcte. Staline a compris l'importance de Lénine et il a développé le léninisme comme seconde étape du marxisme.

Staline dit dans *Les principes du léninisme* que :

« D'après les uns, c'est l'application du marxisme aux conditions spéciales de la Russie.

Cette définition renferme une part de vérité, mais une part seulement. Lénine a, en effet, appliqué, et supérieurement appliqué, le marxisme à la situation russe.

Mais si le léninisme n'était que l'application du marxisme à la situation

spéciale de la Russie, il aurait un caractère purement national, uniquement russe.

Or, le léninisme n'est pas seulement un phénomène russe, mais un phénomène international. Voilà pourquoi cette définition est trop étroite (...).

Le léninisme, c'est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne, ou, plus exactement, c'est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat en particulier.

Marx et Engels vivaient à une époque pré-révolutionnaire où l'impérialisme était encore à l'état embryonnaire, où les prolétaires ne faisaient encore que se préparer à la révolution, où la révolution prolétarienne n'était pas encore une nécessité directe, pratique.

Lénine, disciple de Marx et d'Engels, a vécu à une époque d'épanouissement de l'impérialisme, de développement de la révolution prolétarienne, à une époque où cette révolution, triomphante dans un pays, y détruisait la démocratie bourgeoise et ouvrait l'ère de la démocratie prolétarienne, l'ère des soviets.

Voilà pourquoi le léninisme est le développement du marxisme. »

Staline a presque compris la Pensée de Lénine. Il s'est toujours placé dans la propagande comme le meilleur disciple de Lénine ; sa carte du Parti Communiste de l'Union Soviétique (bolchevik) était seulement la numéro deux, l'honneur du premier numéro étant donné à Lénine, qui était déjà décédé.

Néanmoins, Staline ne connaissait pas le concept de Pensée et bien sûr, cela a amené des problèmes dans la compréhension de ce qui est universel et de ce qui est particulier dans le léninisme. Comme l'Internationale Communiste était par exemple fondée sur le léninisme sans aucune distinction de sa différence avec la Pensée de Lénine, cela a apporté des erreurs, produisant une manière administrative de comprendre les choses.

De la même manière, le *précis d'histoire du Parti Communiste de l'Union Soviétique (bolchevik)* était certainement un ouvrage de valeur pour tous les communistes dans le monde. Mais il n'était pas possible de saisir la situation dans son propre pays



seulement avec cet ouvrage – et cela a été le livre le plus imprimé par le Mouvement Communiste International avant le « *petit livre rouge* » imprimé en Chine.

Cela montre comment est riche historiquement le léninisme, avec un caractère dialectique : un aspect particulier, un aspect universel. Bien entendu, ici une grande attention doit être donnée à la tentative faite par les révisionnistes de prétendre que l'aspect universel était en réalité l'aspect particulier : c'est ainsi que les khrouchtchéviens ont déformé le marxisme-léninisme.

En saluant la révolution d'Octobre l'année prochaine, nous aurons ici à être très prudents, afin de protéger le contenu du léninisme, expliquant son aspect universel et son aspect particulier, condamnant les tentatives gauchistes pour nier l'étape léniniste, sans tomber dans le piège des révisionnistes qui essaieront de le déformer.

Sans cela, nous ne serons pas en mesure l'année prochaine d'apprendre à comprendre le sens de la révolution d'Octobre pour le monde d'aujourd'hui, à étudier le maoïsme comme troisième étape du marxisme, à pratiquer la guerre populaire comme voie révolutionnaire universelle.

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste [Belgique]

Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste)



Lénine – Les enseignements de l'insurrection de Moscou (1906)

Le livre *Moscou en décembre 1905* (M. 1906) vient on ne peut plus à son heure. La tâche immédiate du Parti ouvrier est de s'assimiler l'expérience de l'insurrection de décembre.

Mais un peu de fiel gâte beaucoup de miel : cet ouvrage contient une documentation fort intéressante, bien qu'incomplète, et malheureusement des conclusions incroyablement négligées, incroyablement banales. Nous reviendrons sur ces conclusions ; pour l'instant, interrogeons la grande actualité politique, les leçons de l'insurrection de Moscou.

Les formes essentielles du mouvement de décembre à Moscou ont été la grève pacifique et les manifestations. L'immense majorité des ouvriers n'ont participé activement qu'à ces formes de la lutte.

Mais précisément le mouvement de décembre, à Moscou, a montré de façon éclatante que la grève générale, comme forme indépendante et principale de lutte, a fait son temps ; que le mouvement déborde avec une force instinctive, irrésistible, ces cadres trop étroits, donnant naissance à la forme suprême de la lutte : l'insurrection.



Tous les partis révolutionnaires, tous les syndicats de Moscou, en déclarant la grève, avaient conscience, ils pressentaient même qu'elle se transformerait inéluctablement en insurrection.

Le 6 décembre, le Soviet des députés ouvriers décidait qu'on « s'efforcerait de changer la grève en insurrection armée ». Mais aucune des organisations ne s'y était préparée.

Même le Conseil coalisé des groupes de combat [formé de représentants des détachements du Comité de Moscou du P.O.S.D.R., d'un groupe de social-démocrates de Moscou, du Comité de Moscou du Parti socialiste-révolutionnaire et des détachements portant le nom de « Volnaïa Raïonnaïa », « Ouniversitetskaïa », « Tipografskaïa » et

« Kavkazskaïa »] parlait (le 9 décembre !) de l'insurrection comme d'une affaire encore lointaine, et il est certain que des batailles de rue se livraient sans qu'il y fût pour quelque chose, sans même qu'il y prît part.

Les organisations s'étaient laissé devancer par la croissance et l'extension du mouvement.

C'est avant tout sous la pression des circonstances objectives apparues après octobre, que la grève allait se changer en insurrection. On ne pouvait plus prendre le gouvernement au dépourvu par une grève générale ; il avait déjà monté une contre-révolution prête à agir militairement.

Le cours général de la révolution russe après octobre et la succession des événements à Moscou lors des journées de décembre ont confirmé, de façon saisissante, une des grandes thèses de Marx : la révolution progresse en suscitant une contre-révolution forte et unie, c'est-à-dire qu'elle oblige l'ennemi à recourir à des moyens de défense de plus en plus extrêmes ; elle élabore ainsi des moyens d'attaque de plus en plus puissants.

Les 7 et 8 décembre : grève pacifique, grandes manifestations pacifiques. Le 8 au soir : siège de l'Aquarium. Le 9, dans la journée : place Strasnaja les dragons chargent la foule. Le soir, mise à sac de la maison de Fidler.



L'exaltation monte. La foule inorganisée de la rue dresse, tout à fait spontanément, sans trop d'assurance, les premières barricades.

Le 10 : l'artillerie ouvre le feu sur les barricades et sur la foule. Maintenant on dresse, sans hésitation, des barricades non pas isolément, mais absolument en masse. Toute la population est dans la rue ; les principales artères de la ville se couvrent de barricades. Pendant plusieurs jours, c'est une guerre de partisans obstinée entre les groupes de combat et la troupe, qui n'en peut plus ; Doubassov [Doubassov, gouverneur général de Moscou qui écrasa l'insurrection armée de décembre 1905] se voit obligé d'implorer du renfort.

Le 15 décembre seulement, les forces gouvernementales l'emportent définitivement et, le 17, le régiment Séménovski écrase la Presnia, dernier rempart de l'insurrection.

De la grève et des manifestations l'on passe à la construction de barricades isolées. Des barricades isolées, à la construction de barricades en masse et aux batailles de rue contre la troupe.

Par-dessus la tête des organisations, la lutte prolétarienne de masse est passée de la grève à l'insurrection. Là est la grande acquisition historique de la révolution russe, -- acquisition due aux événements de décembre 1905 et faite, comme les précédentes, au prix de sacrifices immenses.

De la grève politique générale où il était, le mouvement s'est élevé à un degré supérieur. Il a forcé la réaction à aller jusqu'au bout dans sa résistance : c'est ainsi qu'il a formidablement rapproché le moment où la révolution elle aussi ira jusqu'au bout dans l'emploi de ses moyens d'offensive.

La réaction ne peut aller au delà du bombardement des barricades, des maisons et de la foule. La Révolution ira au delà des groupes de combat de Moscou, elle a du champ, et quel champ en étendue et en profondeur. Et la révolution a fait du chemin depuis décembre. La crise révolutionnaire a maintenant une base infiniment plus large ; il n'y a plus qu'à affiler encore le tranchant du glaive.

Le changement des conditions objectives de la lutte, qui imposait la nécessité de passer de la grève à l'insurrection, fut ressenti par le prolétariat bien avant que par ses dirigeants. La pratique, comme toujours, a pris le pas sur la théorie.

La grève pacifique et les manifestations avaient cessé aussitôt de satisfaire les ouvriers, qui demandaient : Et après ? exigeant une action plus décidée. L'ordre de dresser des barricades parvint dans les quartiers avec un retard sensible, au moment où au centre de la ville on les élevait déjà.

En masse les ouvriers se mirent à l'ouvrage, mais ils ne s'en contentèrent pas, ils demandaient : Et après ? -- ils réclamaient une action décidée. Nous, dirigeants du prolétariat social-démocrate, nous nous identifîâmes, en décembre, à ce capitaine qui avait si absurdement disposé ses bataillons que la majeure partie de ses troupes ne put participer activement au

de routinier et de stérile. En réalité, l'indécision de la troupe, inévitable dans tout mouvement vraiment populaire, conduit, lorsque la lutte révolutionnaire s'accroît, à une véritable lutte pour la conquête de l'armée. L'insurrection de Moscou nous montre précisément la lutte la plus implacable, la plus forcenée de la réaction et de la révolution pour conquérir l'armée.

Doubassov a déclaré lui-même que 5000 hommes seulement sur les 15000 de la garnison de Moscou étaient sûrs. Le gouvernement cherchait à retenir les hésitants par les mesures les plus diverses, les plus désespérées : il les persuadait, les flattait, les achetait en leur distribuant des montres, de l'argent, etc. ; il les enivrait d'eau-de-vie, les trompait, les terrorisait ; il les enfermait dans les casernes, les désarmait, il leur arrachait par la trahison ou la violence les soldats dont on doutait le plus.

Et il faut avoir le courage d'avouer en toute franchise que sous ce rapport, nous nous sommes laissé devancer par le gouvernement. Pour conquérir les troupes qui hésitaient nous n'avons pas su utiliser les forces dont nous disposions, dans une lutte aussi active, courageuse, aussi intrépide et irrésistible que celle engagée et menée à bonne fin par le gouvernement.

Nous nous sommes attachés et nous nous attacherons encore avec plus de ténacité à « travailler » idéologiquement l'armée. Mais nous ne serions que de pitoyables pédants, si nous oublions qu'au moment de l'insurrection il faut aussi employer la force pour gagner l'armée.

Le prolétariat de Moscou nous a fourni, dans les journées de décembre, d'admirables leçons de « préparation » idéologique de la troupe : par exemple, le 8 décembre, place Strastnaïa, lorsque la foule cerna les cosaques, se mêla à eux, fraternisa avec eux et les décida à se retirer.

Ou encore le 10, à Presnia, lorsque deux jeunes ouvrières, portant le drapeau rouge au milieu d'une foule de 10000 personnes, se jetèrent au-devant des cosaques en criant :

« Tuez-nous ! Nous vivantes, vous n'aurez pas notre drapeau ! » Et les cosaques, décontenancés, tournèrent bride, tandis que la foule criait : « Vivent les cosaques ! » Ces exemples de vaillance et d'héroïsme doivent rester gravés à jamais dans la conscience des



prolétaires.

Mais voici des exemples illustrant notre infériorité par rapport à Doubassov. Le 9 décembre, rue Bolchaïa Serpoukhovskaïa, des soldats défilent au chant de la Marseillaise : ils vont se joindre aux insurgés. Les ouvriers leur envoient des délégués. Malakhov en personne s'élançe vers eux à bride abattue.

Les ouvriers arrivent trop tard, Malakhov les avait prévenus. Il y va d'un discours ardent, fait hésiter les soldats, les fait cerner par des dragons, conduire à la caserne où ils seront enfermés. Malakhov est arrivé à temps, nous en retard.

Et pourtant en deux jours, 150000 hommes s'étaient levés à notre appel, qui auraient pu et dû organiser un service de patrouilles dans les rues. Malakhov a fait cerner les soldats par des dragons ; nous, nous n'avons pas fait cerner les Malakhov par les lanceurs de bombes. Nous aurions pu et dû le faire : depuis longtemps déjà la presse social-démocrate (l'ancienne Iskra) avait dit qu'en temps d'insurrection, notre devoir est d'exterminer impitoyablement les chefs civils et militaires.

Ce qui s'est produit rue Bolchaïa Serpoukhovskaïa s'est renouvelé apparemment, dans les grandes lignes, devant les casernes Nesvijskié et Kroutitskié, et lorsque le prolétariat tenta d'« enlever » ceux du régiment d'Tékatérinoslav, et lors de l'envoi de délégués auprès des sapeurs d'Alexandrov, et à la réexpédition de l'artillerie de Rostov dirigée sur Moscou, et pendant le désarmement des sapeurs à Kolomna, et ainsi de suite.

Au moment de l'insurrection nous n'avons pas été à la hauteur de notre tâche dans la lutte pour gagner à nous les troupes indécises.

Décembre a confirmé une autre thèse profonde de Marx, oubliée des opportunistes : l'insurrection est un art, et la principale règle de cet art est l'offensive -- une offensive d'un courage intrépide et d'une inébranlable fermeté.

Cette vérité nous ne l'avons pas suffisamment comprise. Nous n'avons pas assez appris nous-mêmes ni enseigné aux masses cet art, cette règle de l'offensive à tout prix. Maintenant nous devons, de toute notre énergie, rattraper le temps perdu. Il ne suffit pas de se grouper sur les mots d'ordre politiques, il faut aussi se grouper sur le problème de l'insurrection armée.

Quiconque s'y oppose, ou refuse de s'y préparer, doit être impitoyablement chassé des rangs des partisans de la révolution, renvoyé dans le camp de ses adversaires, des traîtres ou des lâches, car le jour approche où la force des événements et les circonstances de la lutte nous obligeront à distinguer, à ce signe, nos amis et nos ennemis.

Ce n'est pas la passivité que nous devons prêcher, ni simplement l'« attente » du moment où la troupe « passera » à nous ; non, nous devons, comme on sonne le tocsin, proclamer la nécessité d'une offensive intrépide et d'une attaque à main armée, la nécessité d'exterminer les chefs

et de lutter de la façon la plus énergique pour gagner à nous les troupes indécises.

La troisième grande leçon que nous a donnée Moscou a trait à la tactique et à l'organisation de nos forces en vue de l'insurrection.

La tactique militaire dépend du niveau de la technique militaire, -- c'est Engels qui a répété cette vérité et l'a mise toute mâchée dans la bouche des marxistes. La technique militaire n'est plus ce qu'elle était au milieu du XIX^e siècle. Opposer la foule à l'artillerie et défendre des barricades avec des revolvers serait une sottise.

Et Kautsky avait raison lorsqu'il écrivait qu'il est temps, après Moscou, de réviser les conclusions d'Engels, et que Moscou a créé « une nouvelle tactique des barricades ».

Cette tactique était celle de la guerre de partisans. L'organisation qu'elle supposait, c'étaient de tout petits détachements mobiles : groupes de dix, de trois et même de deux hommes.

On rencontre souvent aujourd'hui, chez nous, des social-démocrates qui ricanent quand on parle de ces groupes de cinq ou de trois. Mais ricaner n'est qu'un moyen facile de fermer les yeux sur ce nouveau problème de la tactique et de l'organisation requises pour les batailles de rues, face à la technique militaire moderne.

Lisez attentivement le récit de l'insurrection de Moscou, messieurs, et vous comprendrez quel rapport ont les « groupes de cinq » avec le problème de la « nouvelle tactique des barricades ».

Cette tactique Moscou l'a formulée, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un développement, une extension assez large, qu'elle en ait fait une véritable tactique de masse.

Les combattants n'étaient pas assez nombreux ; la masse ouvrière n'avait pas reçu le mot d'ordre d'attaques audacieuses et n'a pas agi dans ce sens ; les détachements de partisans étaient trop uniformes, leur armement et leurs procédés insuffisants ; ils ne savaient guère diriger les foules. Nous devons rattraper et nous rattraperons le temps perdu en étudiant l'expérience de Moscou, en la diffusant dans les masses, en éveillant le génie créateur des masses elles-mêmes dans le sens du développement de cette expérience.



Et la guerre de partisans, la terreur générale qui en Russie se répandent partout presque sans discontinuer depuis décembre, contribueront incontestablement à enseigner aux masses la juste tactique, au moment de l'insurrection.



Cette terreur exercée par les masses, la social-démocratie doit l'admettre et l'incorporer à sa tactique; elle doit, bien entendu, l'organiser et la contrôler, la subordonner aux intérêts et aux nécessités du mouvement ouvrier et de la lutte révolutionnaire en général; elle doit écarter, éliminer sans merci cette façon de faire tourner la guerre de partisans en « gueuserie », déformation dont les Moscovites ont si bien, si implacablement fait justice lors de l'insurrection, et les Lettons pendant les fameuses Républiques lettones.

La technique militaire, en ces tout derniers temps enregistre de nouveaux progrès. La guerre japonaise a fait apparaître la grenade à main. Les manufactures d'armes ont jeté sur le marché le fusil automatique. L'une et l'autre sont déjà employés avec succès dans la révolution russe, mais dans des proportions qui sont loin d'être suffisantes.

Nous pouvons et devons profiter des perfectionnements techniques, apprendre aux détachements ouvriers la fabrication en grand des bombes, les aider, ainsi que nos groupes de combat, à se pourvoir d'explosifs, d'amorces et de fusils automatiques.

Si la masse ouvrière prend part à l'insurrection dans les villes; si nous attaquons l'ennemi en masse; si nous menons une lutte adroite et décidée pour conquérir la troupe, qui hésite encore davantage après l'expérience de la Douma, depuis Sveaborg et Cronstadt [les émeutes à la forteresse de Sveaborg et à Cronstadt en juillet 1906]; si la participation des campagnes à la lutte commune est assurée, -- la victoire sera à nous lors de la prochaine insurrection armée de toute la Russie!

Développons donc plus largement notre activité et définissons nos tâches avec plus de hardiesse, en nous assimilant les enseignements des grandes journées de la révolution russe.

A la base de notre activité est une juste appréciation des intérêts des classes et des nécessités du développement du peuple à l'heure présente. Autour

du mot d'ordre : renversement du pouvoir tsariste et convocation de l'Assemblée constituante par un gouvernement révolutionnaire, nous groupons et grouperons une partie toujours plus grande du prolétariat, de la paysannerie et de l'armée.

Développer la conscience des masses reste, comme toujours, la base et le contenu principal de tout notre travail. Mais n'oublions pas qu'aux moments comme celui que traverse la Russie, à ce devoir général, constant et essentiel, s'ajoutent des devoirs particuliers, spéciaux.

Ne soyons pas des pédants et des philistins, ne tournons pas le dos à ces tâches particulières du moment, à ces tâches spéciales qu'impliquent les formes actuelles de lutte, -- en invoquant vainement des devoirs constants et immuables, quels que soient les temps et les circonstances.

Rappelons-nous que le jour approche de la grande lutte de masse. Ce sera l'insurrection armée.

Elle doit être, dans la mesure du possible, simultanée. Les masses doivent savoir qu'elles vont à une lutte armée implacable et sanglante. Le mépris de la mort doit se répandre parmi les masses et assurer la victoire.

L'offensive contre l'ennemi doit être la plus énergique : l'attaque et non la défense doit devenir le mot d'ordre des masses ; l'extermination implacable de l'ennemi deviendra leur objectif ; l'organisation de combat sera mobile et souple ; les éléments hésitants de l'armée seront entraînés dans la lutte active. Le Parti du prolétariat conscient remplira son devoir dans cette grande lutte.



СЛАВА ВЕЛИКИМ ВОЖДЯМ ОКТЯБРЯ!

Lénine – La guerre des partisans (1906)

La question des actions de partisans intéresse fortement notre Parti et la masse ouvrière. Nous avons déjà abordé à maintes reprises cette question, mais en passant, et nous avons maintenant l'intention d'en venir, comme nous l'avons promis, à un exposé plus complet de nos vues sur ce sujet.



I

Commençons par le commencement.

Quelles exigences essentielles doit présenter un marxiste dans l'examen de la question des formes de lutte ?

En premier lieu, le marxisme diffère de toutes les formes primitives du socialisme en ce qu'il ne rattache pas le mouvement à quelque forme de combat unique et déterminée.

Il admet les méthodes de lutte les plus variées, et il ne les « invente » pas, il se borne à généraliser, organiser, rendre conscientes les formes de lutte des classes révolutionnaires, qui surgissent spontanément dans le cours morne du mouvement.

Absolument hostile à toutes les formules abstraites, à toutes les recettes de doctrinaires, le marxisme veut que l'on considère attentivement la lutte de masse qui se déroule et qui, au fur et à mesure du développement du mouvement, des progrès de la conscience des russes, de l'aggravation des crises économiques et politiques, fait naître sans cesse de nouveaux procédés, de plus en plus variés, de défense et d'attaque.

C'est pourquoi le marxisme ne répudie d'une façon absolue aucune forme de lutte.

En aucun cas, il n'entend se limiter aux formes de lutte possibles et existantes dans un moment donné ; il reconnaît qu'un changement de la conjoncture sociale entraînera inévitablement l'apparition de nouvelles formes de lutte, encore inconnues aux militants de la période donnée.

Le marxisme, sous ce rapport, s'instruit, si l'on peut dire, à l'école pratique

des masses ; il est loin de prétendre faire la leçon aux masses en leur proposant des formes de lutte imaginées par des « fabricants de systèmes » dans leur cabinet de travail.

Nous savons, disait par exemple Kautsky, examinant les formes de la révolution sociale, que la crise imminente nous apportera de nouvelles formes de lutte que nous ne pouvons prévoir actuellement. En second lieu, le marxisme exige absolument que la question des formes de lutte soit envisagée sous son aspect historique.

Poser cette question en dehors des circonstances historiques, concrètes, c'est ignorer l'a b c du matérialisme dialectique.

A des moments distincts de l'évolution économique, en fonction des diverses conditions dans la situation politique, dans les cultures nationales, dans les conditions d'existence, etc., différentes formes de lutte se hissent au premier plan, deviennent les principales, et, par suite, les formes secondaires, accessoires, se modifient à leur tour.

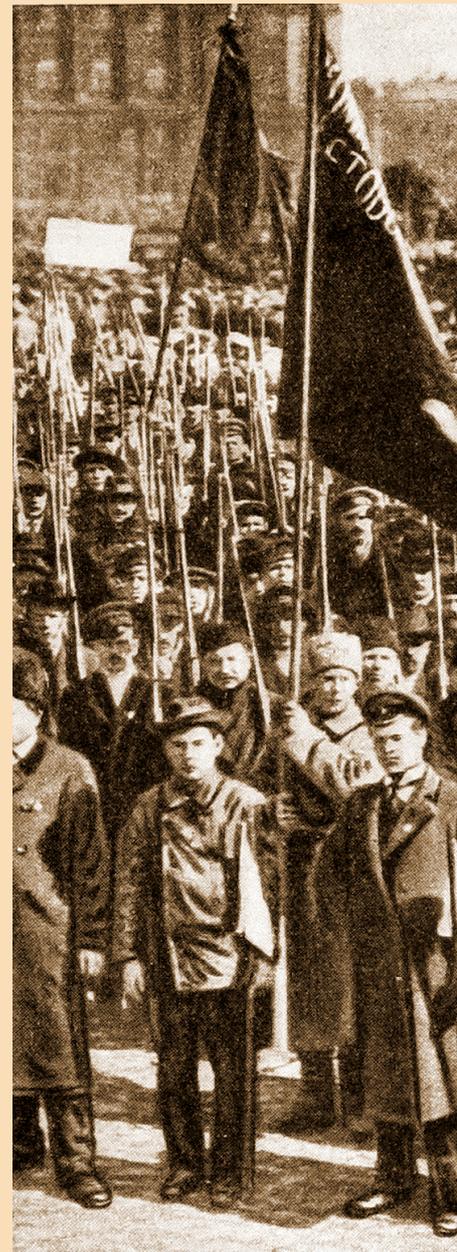
Essayer de répondre par oui ou par non, quand la question se pose d'apprécier un moyen déterminé de lutte, sans examiner en détail les circonstances concrètes du mouvement au degré de développement qu'il a atteint, ce serait abandonner complètement le terrain marxiste.

Tels sont les deux principes théoriques essentiels qui doivent nous guider.

L'histoire du marxisme en Europe occidentale nous fournit une multitude d'exemples à l'appui de ce qui vient d'être dit.

La social-démocratie européenne considère actuellement le parlementarisme et le mouvement syndical comme les principales formes de lutte ; jadis, elle reconnaissait l'insurrection et elle est parfaitement disposée à la reconnaître encore à l'avenir dans des conjonctures modifiées, contrairement à ce que pensent les bourgeois libéraux, dans le genre des cadets russes et des « bezzaglavtsy. »

La social-démocratie a rejeté, entre 1870 et 1880, la grève générale en tant que panacée sociale, comme moyen de renverser d'emblée la bourgeoisie



par une autre voie que celle de la politique ; mais la social-démocratie admet parfaitement la grève politique de masse (surtout après l'expérience faite en Russie, en 1905), comme un des moyens de lutte indispensable dans certaines conditions.

La social-démocratie admettait les combats de barricades dans les rues en 1840-1850 ; elle rejetait ce moyen en raison de circonstances déterminées, à la fin du XIX^{ème} siècle ; elle se déclara toute prête à réviser ce dernier jugement et à admettre l'utilité des combats de barricades, après l'expérience de Moscou qui, selon les termes de K. Kautsky, créa une nouvelle tactique de barricades.

II

Les principes généraux du marxisme sur ce sujet étant posés, passons à la révolution russe. Rappelons-nous l'évolution historique des formes de lutte qu'elle a suggérées.

Au début, grèves économiques d'ouvriers (1896-1900) ; ensuite, manifestations politiques d'ouvriers et d'étudiants (1901-1902) ; émeutes de paysans (1902) ; premières grèves politiques de masse, diversement combinées avec des manifestations (Rostov, 1902, grèves de l'été 1903 et la manifestation du 9 janvier 1905) ; grève politique étendue à toute la Russie avec combats de barricades en certains endroits (octobre 1905) ; lutte de barricades généralisée et insurrection armée (décembre 1905) ; lutte parlementaire pacifique (avril-juin 1906) ; mutineries partielles dans l'armée (juin 1905-juillet 1906) ; soulèvements partiels de paysans (automne 1905-automne 1906).



Telle est la situation vers l'automne 1906, du point de vue des formes de lutte en général.

L'autocratie y « réplique » par les pogroms qu'organisent les Cent-Noirs, depuis celui de Kichinev, au printemps de 1903, jusqu'à celui de Siedlce, en automne 1906.

Pendant toute cette période, l'organisation par les Cent-Noirs des pogroms et des massacres de Juifs, d'étudiants, de révolutionnaires, d'ouvriers conscients progresse sans cesse, se perfectionne, unifiant dans la violence une populace corrompue et les troupes réactionnaires, allant jusqu'à l'emploi de l'artillerie dans les villages et les villes et se confondant avec des expéditions punitives, des trains de répression, et ainsi de suite. Tel est le fond principal du tableau.

Sur ce fond se dessine — certainement comme quelque chose de particulier, de secondaire, d'accessoire — le phénomène à l'étude et à l'appréciation duquel est consacré le présent article.

Quel est ce phénomène ? Quelles en sont les formes ? Les causes ? Quand a-t-il surgi et jusqu'à quel point s'est-il répandu ? Quelle est sa portée dans la marche générale de la révolution ? Quels sont ses rapports avec la lutte de la classe ouvrière, organisée et dirigée par la social-démocratie ?

Telles sont les questions que nous devons maintenant aborder après avoir tracé le fond du tableau. Le phénomène qui nous intéresse, c'est la lutte armée.

Elle est menée par des individus et par de petits groupes d'individus. Partiellement, ils adhèrent à des organisations révolutionnaires ; partiellement (et, dans certaines localités de la Russie en majeure partie) ils n'appartiennent à aucune organisation révolutionnaire.

La lutte armée poursuit deux buts différents, qu'il est indispensable de distinguer rigoureusement ; d'abord, cette lutte a pour objet de tuer des individus, chefs et subalternes de la police militaire ; ensuite, de confisquer des fonds appartenant tant au gouvernement qu'à des particuliers.

Les fonds confisqués sont employés partiellement aux besoins du Parti, partiellement à des achats d'armes et à des préparatifs d'insurrection, partiellement à l'entretien de militants qui mènent la lutte en question.

Les grosses expropriations (celle qui fut faite dans le Caucase et qui



rapporta plus de 200 000 roubles, celle de Moscou qui donna 875 000 roubles) ont servi avant tout aux besoins des partis révolutionnaires ; les petites expropriations servent surtout, et parfois uniquement, à l'entretien des « expropriateurs ».

C'est un fait que cette forme de lutte ne s'est largement développée et répandue qu'en 1906, c'est-à-dire après l'insurrection de décembre.

L'aggravation de la crise politique jusqu'à la lutte armée, et, en particulier, l'aggravation de la misère, de la famine et du chômage, dans les villes comme dans les campagnes, comptent parmi les causes importantes qui ont amené l'emploi de cette forme de lutte.

Cette méthode de lutte sociale a été adoptée de préférence, et même exclusivement, par les éléments déclassés de la population, lumpenprolétariat et groupes anarchistes.

En guise de forme « responsive » de lutte de la part de l'autocratie, il convient de citer l'état d'urgence, la mobilisation de nouvelles troupes, les pogromes des Cent-Noirs (Siedlce), les cours martiales.

III



Habituellement l'appréciation de cette forme de lutte se résume à ceci : c'est de l'anarchisme, du blanquisme, un retour à l'ancien terrorisme ; ce sont des actes d'individus ayant perdu tout contact avec les masses, qui démoralisent les ouvriers, détournent de ceux-ci les sympathies des larges couches de la population, désorganisent le mouvement et nuisent à la révolution.

On trouve facilement, dans les événements que relatent chaque jour les journaux, des exemples qui confirment cette appréciation.

Mais ces exemples sont-ils probants ?

Pour le vérifier, considérons une région où la forme de lutte envisagée est le plus appliquée : la région lettonne. Voici les plaintes que formule, au sujet de l'activité de la social-démocratie lettonne, le journal *Novoié Vrémia* (des 9 et 12 septembre). Le Parti social-démocrate ouvrier letton (fraction du P.O.S.D.R.) publie son journal régulièrement à 30000 exemplaires.

Dans la partie officielle, il donne des listes d'espions que tout honnête homme a le devoir d'exécuter.

Ceux, qui collaborent avec la police sont déclarés « adversaires de la révolution » et passibles d'exécution ; on outre, ils répondent aussi de tous leurs biens.

L'argent destiné au Parti, les social-démocrates ordonnent à la population de le verser seulement sur présentation d'une quittance portant le cachet de l'organisation.

Dans le dernier compte rendu du Parti, sur 48 000 roubles de recettes pour l'année, figurent 5 600 roubles versés par la section de Libau, pour des achats d'armes ; cette somme a été réalisée par voie d'expropriation.

Le *Novoié Vrémia* se démène furieusement, on le conçoit, contre cette « législation révolutionnaire », ce « gouvernement redoutable ».

Personne n'oserait qualifier cette activité des social-démocrates lettons d'anarchisme, de blanquisme, de terrorisme.

Et pourquoi ?

Parce qu'ici on voit clairement le rapport entre cette nouvelle forme de lutte et l'insurrection, celle qui a eu lieu en décembre comme celle qui se prépare de nouveau.

Pour l'ensemble de la Russie, ce rapport n'est pas aussi évident, mais il existe.

On ne saurait mettre en doute l'extension de la lutte « de partisans » précisément depuis décembre et son rapport avec l'aggravation de la crise non seulement économique, mais politique.



L'ancien terrorisme russe était affaire d'intellectuels conspirateurs ; aujourd'hui, la lutte de partisans est menée, en règle générale, par des militants ouvriers ou simplement par des ouvriers en chômage.

Le blanquisme et l'anarchisme se présentent vite à l'idée de ceux qui ont tendance à utiliser des formules toutes faites ; mais devant une situation insurrectionnelle aussi évidente qu'elle l'est en Lettonie, l'impropriété de ces épithètes courantes saute aux yeux.

D'après l'exemple des Lettons, on voit fort bien à quel point cette analyse, si habituelle chez nous, de la guerre de partisans, en dehors de la situation insurrectionnelle, est dénuée de justesse, de valeur scientifique, de sens historique.

Or, il faut compter avec cette situation, songer aux particularités d'une période intermédiaire entre les actes importants de l'insurrection, il faut comprendre quelles formes de lutte naissent inévitablement en pareille situation, et ne pas se contenter d'un vocabulaire tout fait, également en usage chez les cadets, comme chez les gens du Novoïé Vrénia : anarchisme, pillage, gueuserie !

On nous dit que les actes de partisans désorganisent notre travail. Appliquons ce raisonnement à la situation qui a suivi les événements de décembre 1905, à l'époque des pogromes organisés par les Cent-Noirs et de l'état de siège.

Qu'est-ce qui désorganise le plus le mouvement à une pareille époque : le défaut de résistance ou bien une lutte organisée de partisans ?

Comparez la Russie centrale aux provinces frontières de l'Ouest, la Pologne et la Lettonie. Sans aucun doute, la guerre de partisans est beaucoup plus répandue et plus développée dans l'Ouest.

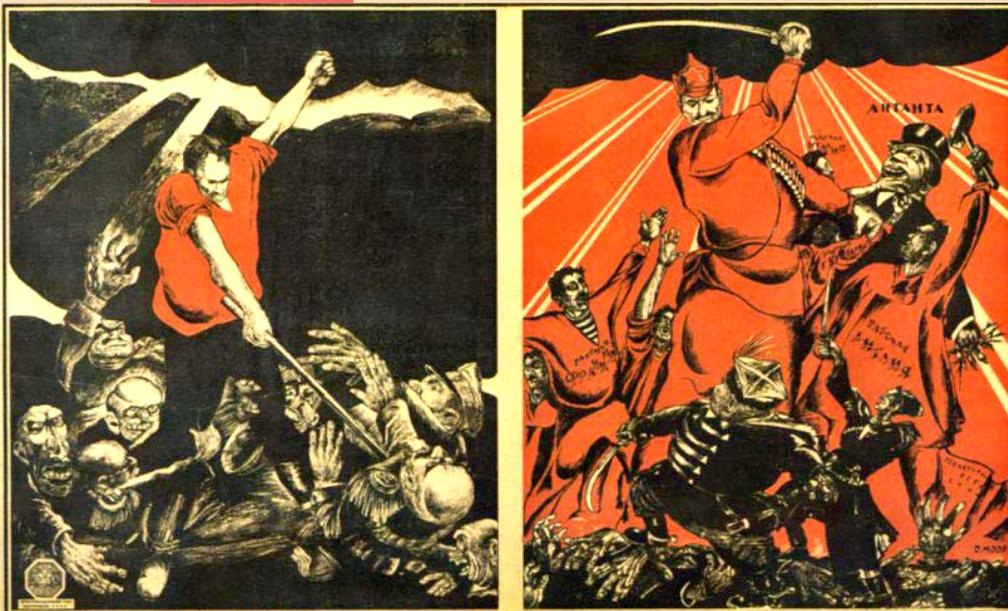
Il est également hors de doute que le mouvement révolutionnaire en général et le mouvement social-démocrate en particulier sont plus désorganisés dans la Russie centrale que dans ses provinces de l'Ouest.

Loin de nous, certes, l'idée d'en conclure que le mouvement social-démocrate, en Pologne et en Lettonie, est moins

désorganisé grâce à la guerre de partisans.

Non point. Il faut en conclure seulement que la guerre de partisans n'est pour rien dans la désorganisation du mouvement ouvrier social-démocrate de Russie, en 1906.

Assez souvent, on invoque à ce propos le caractère particulier des



conditions nationales.

Mais cette allégation trahit surtout la faiblesse de l'argumentation courante. S'il s'agit en effet de particularités nationales, alors l'anarchisme, le blanquisme, le terrorisme, vices communs à toute la Russie, et même plus spécialement aux provinces russes, n'y sont pour rien ; il s'agit donc d'autre chose.

Examinez cette « autre chose » d'une façon concrète, messieurs !

Vous verrez alors que l'oppression nationale ou bien les antagonismes de nationalités n'expliquent rien, car ils ont toujours existé dans les provinces de l'Ouest, tandis que la lutte de partisans n'a fait son apparition que dans la période historique présente.

Il y a beaucoup de régions où l'oppression et les antagonismes nationaux existent, sans qu'on y constate de lutte de partisans ; et celle-ci se développe parfois dans des endroits où l'on ne saurait parler d'oppression nationale.

L'analyse concrète de la question montrera qu'il s'agit ici non pas de l'oppression nationale, mais des conditions de l'insurrection.

La lutte de partisans est une forme inévitable de lutte à une époque où le mouvement des masses aboutit effectivement à l'insurrection et où il se produit des intervalles plus ou moins considérables entre les « grandes batailles » dans le cours de la guerre civile.

Ce qui désorganise le mouvement, ce ne sont pas les actions de partisans, mais la faiblesse d'un parti incapable d'en assumer la direction.

C'est pourquoi les malédictions dont nous autres, Russes, abreuvons d'ordinaire les actions des partisans, vont de pair avec des opérations clandestines, accidentelles, inorganisées, qui désorganisent effectivement le Parti.

Si nous sommes incapables de comprendre les circonstances historiques qui engendrent cette forme de lutte, nous sommes également incapables d'en paralyser les mauvais côtés.

Mais la lutte n'en continue pas moins. Elle est provoquée par de puissants



facteurs économiques et politiques. Il ne dépend pas de nous de supprimer ces facteurs ni de supprimer cette lutte.

Lorsque nous nous plaignons de la guerre de partisans, nous nous plaignons de la faiblesse de notre Parti dans l'oeuvre insurrectionnelle.

Ce que nous venons de dire de la désorganisation se rapporte aussi à la démoralisation.

Ce qui démoralise, ce n'est pas la guerre de partisans, mais le caractère inorganisé, désordonné, « sans-parti » des actes de partisans.

Et à cette démoralisation absolument incontestable nous n'échapperons nullement en blâmant et en maudissant les actions de partisans ; car ces blâmes et ces malédictions sont absolument impuissants à arrêter un phénomène provoqué par des causes profondes, l'ordre économique et politique.

On objectera : si nous sommes incapables d'arrêter un phénomène anormal et

démoralisant, ce n'est pas une raison pour que le parti adopte des moyens de lutte anormaux et démoralisants.

Mais pareille objection serait celle d'un libéral bourgeois et non d'un marxiste ; car un marxiste ne peut considérer d'une façon générale comme anormale et démoralisante la guerre civile, ou bien la guerre de partisans qui est une de ses formes.

Le marxiste se tient sur le terrain de la lutte de classes, et non de la paix sociale.

Dans certaines périodes de crises aiguës, économiques et politiques, la lutte de classes aboutit dans son développement à une véritable guerre civile, c'est-à-dire à une lutte armée entre deux parties de la population.

En de telles périodes, le marxiste a l'obligation de se placer au point de vue de la guerre civile. Toute condamnation morale de celle-ci est absolument inadmissible du point de vue du marxisme.

A une époque de guerre civile, l'idéal du parti du prolétariat est un parti combattant. C'est absolument incontestable.

Nous admettons parfaitement que, du point de vue de la guerre civile, on puisse et on parvienne à démontrer que telle ou telle forme de guerre civile, à tel ou tel moment, n'est pas rationnelle.



Nous admettons parfaitement qu'on critique diverses formes de guerre civile, du point de vue de leur opportunité militaire, et nous sommes absolument d'accord pour reconnaître qu'en pareille question la voix décisive appartient aux praticiens de la social-démocratie dans chaque région distincte.

Mais, au nom des principes du marxisme, nous exigeons catégoriquement qu'on n'esquive pas l'analyse des conditions de la guerre civile au moyen de clichés et de phrases rebattues sur l'anarchisme, le blanquisme, le terrorisme, et qu'on ne vienne pas agiter devant nous l'épouvantail de certains procédés absurdes appliqués, dans la guerre de partisans, par telle ou telle organisation du P.S.P. à tel ou tel moment, quand il s'agit de décider si, d'une façon générale, les social-démocrates doivent participer à cette guerre de partisans.

L'argument selon lequel la guerre de partisans désorganise le mouvement, doit être examiné dans un esprit critique.

Toute nouvelle forme de lutte, impliquant de nouveaux dangers et de nouvelles victimes, « désorganise » forcément les organisations qui n'y sont pas préparées.

Nos anciens cercles de propagandistes ont été désorganisés lorsqu'on est passé à l'agitation.

Nos comités ont été désorganisés lorsque, par la suite, on en est venu aux manifestations.

Toute opération militaire, dans n'importe quelle guerre, est cause d'une certaine désorganisation dans les rangs des combattants.

Il ne faut pas en conclure qu'on ne doit pas combattre.

Il faut seulement en conclure que l'on doit apprendre à combattre. Voilà tout.

Lorsque je vois des social-démocrates qui, fièrement, avec suffisance, déclarent : nous ne sommes pas des anarchistes, ni des voleurs, nous ne nous livrons pas au pillage, nous sommes au dessus

de cela, nous rejetons la guerre de partisans, je me demande si ces gens-là comprennent ce qu'ils disent.

Dans toute l'étendue du pays, des escarmouches et des combats ont lieu entre un gouvernement de Cent-Noirs et la population. Ce phénomène est absolument inévitable au degré donné du développement de la



révolution.

Spontanément, sans organisation — et précisément à cause de cela, bien souvent avec maladresse, d'une mauvaise manière — la population y réagit par des collisions armées, par des attaques à main armée.

Je comprends que, par suite de la faiblesse et du manque de préparation de notre organisation, nous puissions renoncer, dans telle région, pour tel moment, à assurer à cette lutte spontanée la direction du Parti.

Je comprends que cette question doit être résolue sur place, par les militants, et qu'il n'est pas facile de rééduquer des organisations faibles et non préparées.

Mais lorsque je vois qu'un théoricien ou un publiciste de la social-démocratie, au lieu de s'attrister en considérant ce manque de préparation, parle d'anarchisme, de blanquisme, de terrorisme, avec une satisfaction outrecuidante et l'infatuation d'un Narcisse, et répète à ce sujet des phrases apprises par cœur dans sa jeunesse, je souffre de voir ainsi ravalée la doctrine la plus révolutionnaire du monde.

On nous dit : la guerre de partisans rapproche le prolétariat conscient des déclassés, des ivrognes tombés dans la dégradation. C'est vrai.

Mais de cela, la seule conclusion à tirer est que jamais le parti du prolétariat ne doit considérer la guerre de partisans comme l'unique ou même le principal moyen de lutte ; que ce moyen doit être subordonné à d'autres, qu'il doit être employé dans une juste mesure par rapport aux moyens principaux, et qu'il doit être ennobli par l'influence éducatrice et organisatrice du socialisme.

Si cette dernière condition n'est pas remplie, tous les moyens de lutte sans exception, dans la société bourgeoise, rapprochent le prolétariat des diverses couches non prolétariennes au-dessus ou au-dessous de lui, et, livrés au cours spontané des choses, s'usent, se dénaturent, se prostituent.

Les grèves, abandonnées au cours spontané des événements, dégénèrent en « Alliances », en accords des ouvriers avec les patrons contre les consommateurs.

Le Parlement devient une maison de tolérance, où une bande de politiciens bourgeois trafique, en gros et en détail, des « libertés publiques », du « libéralisme », de la « démocratie », du républicanisme, de l'anticlérisme, du socialisme et autres marchandises courantes.

La presse dégénère en entremetteur, accessible à tous, en instrument de la perversion des masses ; elle flatte grossièrement les bas instincts de la foule, etc., etc.

La social-démocratie ne possède pas de moyens universels de lutte capables de protéger le prolétariat, en élevant une muraille de Chine entre lui et les couches placées quelque peu au-dessus ou au-dessous.

La social-démocratie emploie, selon les époques, des moyens différents, en subordonnant toujours leur application à des idées et des méthodes

d'organisation rigoureusement déterminées par les circonstances.

IV

Les formes de lutte dans la révolution russe sont d'une extraordinaire diversité, quand on les compare à celles qui ont été mises en œuvre par les révolutions bourgeoises en Europe. Kautsky l'avait partiellement prédit en 1902, lorsqu'il affirmait que la révolution future (il ajoutait : à l'exception peut-être de la Russie) serait moins une lutte du peuple contre le gouvernement, qu'une lutte entre deux parties du peuple.

En Russie nous voyons, sans aucun doute, un plus large développement de cette deuxième forme de lutte que dans les révolutions bourgeoises d'Occident.

Parmi le peuple lui-même les ennemis de notre révolution sont peu nombreux, mais ils s'organisent de plus en plus à mesure que la lutte s'aggrave, et ils obtiennent l'appui des couches réactionnaires de la bourgeoisie.

Par conséquent, il est parfaitement naturel et inévitable qu'à une pareille époque, à l'époque des grèves politiques de tout le peuple, l'insurrection ne puisse revêtir l'ancienne forme d'actes isolés, limités à un très court espace de temps et de territoire.

Il est parfaitement naturel et inévitable que l'insurrection acquiert les formes plus hautes et plus complexes d'une guerre civile prolongée, englobant tout le pays, c'est-à-dire d'une lutte armée entre deux parties du peuple.

On ne peut se représenter une guerre de ce genre autrement que comme une suite de grandes batailles peu nombreuses, séparées par des intervalles de temps relativement longs, au cours desquels se produisent d'innombrables escarmouches.

Du moment qu'il en est ainsi — et il en est certainement ainsi — la social-démocratie doit absolument s'assigner pour tâche de créer des organisations qui soient au plus haut degré capables de diriger les masses dans ces grandes batailles, de même que, si possible, dans ces escarmouches. La social-démocratie, à une époque où la lutte de classe s'est aggravée jusqu'à la guerre civile, doit se donner pour tâche non seulement de participer à cette guerre civile, mais d'y jouer un rôle dirigeant.



La social-démocratie doit éduquer et préparer ses organisations pour qu'elles interviennent effectivement en tant que partie belligérante, sans laisser échapper une seule occasion d'infliger des pertes à l'ennemi.

C'est une tâche difficile, bien entendu. On ne peut la résoudre d'emblée.

De même que dans la lutte, au cours de la guerre civile, tout le peuple refait son éducation et s'instruit, de même nos organisations doivent être éduquées, remaniées sur les bases des données de l'expérience, pour être à la hauteur de cette tâche.

Nous n'avons pas la moindre prétention d'imposer aux militants une forme de lutte de notre cru, ni même de résoudre, dans notre cabinet de travail, la question du rôle de telle ou telle forme de la guerre de partisans dans la marche générale de la guerre civile en Russie.

Loin de nous la pensée de voir, dans une appréciation concrète de telles ou telles actions de partisans, un problème d'orientation pour la social-démocratie.

Mais nous estimons que notre tâche est de contribuer, dans la mesure de nos forces, à une juste appréciation théorique des nouvelles formes de lutte imposées par la vie ; comme aussi de combattre implacablement les formules toutes faites et les préjugés qui empêchent les ouvriers conscients de poser convenablement ce nouveau et difficile problème, de trouver les moyens convenables pour le résoudre.





Lénine – Tolstoï, miroir de la révolution russe

(11 (24) septembre 1908, *Proletari*)

Il peut sembler, à première vue, étrange et artificiel d'accoler le nom du grand artiste à la révolution qu'il n'a manifestement pas comprise et dont il s'est manifestement détourné. On ne peut tout de même pas nommer miroir d'un phénomène ce qui, de toute évidence, ne le reflète pas de façon exacte.

Mais notre révolution est un phénomène extrêmement complexe ; dans la masse de ses réalisateurs et de ses participants immédiats, il existe beaucoup d'éléments sociaux qui, eux aussi, ne comprenaient manifestement pas ce qui se passait et qui, de même, se détournèrent des tâches historiques véritables qui leur étaient assignées par le cours des événements.

Et si nous sommes en présence d'un artiste réellement grand, il a dû refléter dans ses œuvres quelques-uns au moins des côtés essentiels de la révolution.

La presse russe légale, remplie d'articles, de lettres et de notices à l'occasion du 80^e anniversaire de Tolstoï, s'intéresse fort peu à l'analyse de ses œuvres, du point de vue du caractère de la révolution russe et de ses forces motrices.

Toute cette presse déborde jusqu'à l'écœurement d'hypocrisie, d'une double hypocrisie officielle et libérale. La première est l'hypocrisie grossière des écrivassiers vénaux qui avaient, hier, ordre de traquer L.

Tolstoï et, aujourd'hui, de rechercher en lui le patriote et de tâcher d'observer les convenances devant l'Europe.

Que les écrivassiers de cette espèce soient payés pour leurs écrits, tout le monde le sait, et ils ne tromperont personne. Beaucoup plus raffinée et, par suite, beaucoup plus nuisible et dangereuse, est l'hypocrisie libérale. A écouter les Balalaïkine de la Riétch, leur sympathie pour Tolstoï est la plus complète et la plus chaude.

En fait, cette déclamation calculée et ces phrases pompeuses sur « le grand chercheur de Dieu » ne sont que faussetés, car le libéral russe n'a ni foi dans le Dieu de Tolstoï, ni sympathie pour la critique de Tolstoï à l'égard du régime existant.



Il s'accroche à un nom populaire pour augmenter son petit capital politique, pour jouer le rôle de chef de l'opposition nationale, il essaie d'étouffer sous le tonnerre et le fracas des phrases le besoin d'une réponse directe et claire à la question : d'où viennent les contradictions criantes du « tolstoïsme », quels défauts et quelles faiblesses de notre révolution reflètent-elles ?

Les contradictions dans les œuvres, les opinions et la doctrine de l'école de Tolstoï sont, en effet, criantes. D'une part, un artiste génial qui, non seulement, a peint des tableaux incomparables de la vie russe, mais qui a donné à la littérature mondiale des œuvres de premier ordre. D'autre part, un propriétaire foncier faisant l'innocent du village.

D'une part, une protestation d'une énergie remarquable, directe et sincère contre l'hypocrisie et la fausseté sociales ; de l'autre, un « tolstoïen », c'est-à-dire cet être débile, usé, hystérique, dénommé l'intellectuel russe, qui, se frappant publiquement la poitrine, dit : « Je suis un méchant, je suis un vilain, mais je m'occupe

d'auto-perfectionnement moral ; je ne mange plus de viande et je me nourris maintenant de boulettes de riz. »



D'une part, la critique impitoyable de l'exploitation capitaliste, la dénonciation des violences exercées par le gouvernement, de la comédie de la justice et de l'administration de l'État, la révélation de toute la profondeur des contradictions entre l'accroissement des richesses, les conquêtes de la civilisation, et l'accroissement de la misère, de la sauvagerie et des souffrances des masses ouvrières ; d'autre part, l'innocent qui prêche la « non-résistance au mal par la violence ».

D'une part, le réalisme le plus lucide, l'arrachement de tous les masques quels qu'ils soient ; d'autre part, la prédication d'une des choses les plus ignobles qui puissent exister au monde, à savoir : la religion, la tendance à substituer aux popes fonctionnaires d'État des popes par conviction, c'est-à-dire une propagande en faveur du règne des popes sous sa forme la plus raffinée et, par suite, la plus abjecte. En vérité :

*Tu es misérable, et tu es féconde,
Tu es puissante, et tu es sans forces,
Mère Russie*

Il est évident qu'avec de pareilles contradictions Tolstoï ne pouvait absolument pas comprendre le mouvement ouvrier et son rôle dans la lutte pour le socialisme, ni la révolution russe.

Mais les contradictions dans les vues et les enseignements de Tolstoï ne sont pas l'effet du hasard, elles sont l'expression des conditions contradictoires dans lesquelles se déroulait la vie russe durant le dernier tiers du XIXe siècle.

La campagne patriarcale qui venait seulement de se libérer du servage avait été livrée au Capital et au fisc pour être littéralement mise à sac. Les vieux fondements de l'économie paysanne et de la vie paysanne, qui s'étaient maintenus au cours des siècles, furent démolis avec une rapidité incroyable.

Aussi faut-il juger les contradictions dans les opinions de Tolstoï, non du point de vue du mouvement ouvrier contemporain et du socialisme contemporain (un tel jugement est, certes, nécessaire, pourtant il ne suffit pas), mais du point de vue de la protestation contre le capitalisme en

marche, contre la ruine des masses dépouillées de leurs terres, protestation qui devait venir de la campagne patriarcale russe.

Tolstoï prête à rire en tant que prophète qui aurait découvert de nouvelles recettes pour le salut de l'humanité, - et c'est pourquoi ils sont vraiment pitoyables, les « tolstoïens », étrangers et russes, qui ont voulu transformer en dogme le côté justement le plus faible de sa doctrine.

Tolstoï est grand comme interprète des idées et des états d'âme qui se sont formés chez les millions de paysans russes, à l'avènement de la révolution bourgeoise en Russie.

Tolstoï est original, car l'ensemble de ses idées, prises en bloc, exprime justement les particularités de notre révolution, en tant que révolution bourgeoise paysanne.

Les contradictions dans les idées de Tolstoï, de ce point de vue, sont un véritable miroir des conditions contradictoires dans lesquelles s'est déroulée l'activité historique de la paysannerie au cours de notre révolution.

D'un côté, les siècles d'oppression servile et les dizaines d'années de ruine à marche forcée, consécutive à la réforme, avaient accumulé des montagnes de haine, de colère et de résolutions désespérées.

Le désir de balayer d'une façon radicale et l'Église officielle et les grands propriétaires fonciers et le gouvernement de ces propriétaires fonciers, d'anéantir toutes les anciennes formes et coutumes de propriété foncière, de nettoyer la terre, de créer à la place de l'État policier de classe une communauté de petits paysans libres et égaux en droits, - ce désir traverse comme un fil rouge toute l'action historique des paysans dans notre révolution, et il n'est pas douteux que le contenu idéologique des écrits de Tolstoï correspond beaucoup plus à ce désir paysan qu'à l'« anarchisme



chrétien » abstrait, comme on définit parfois le « système » de ses idées.

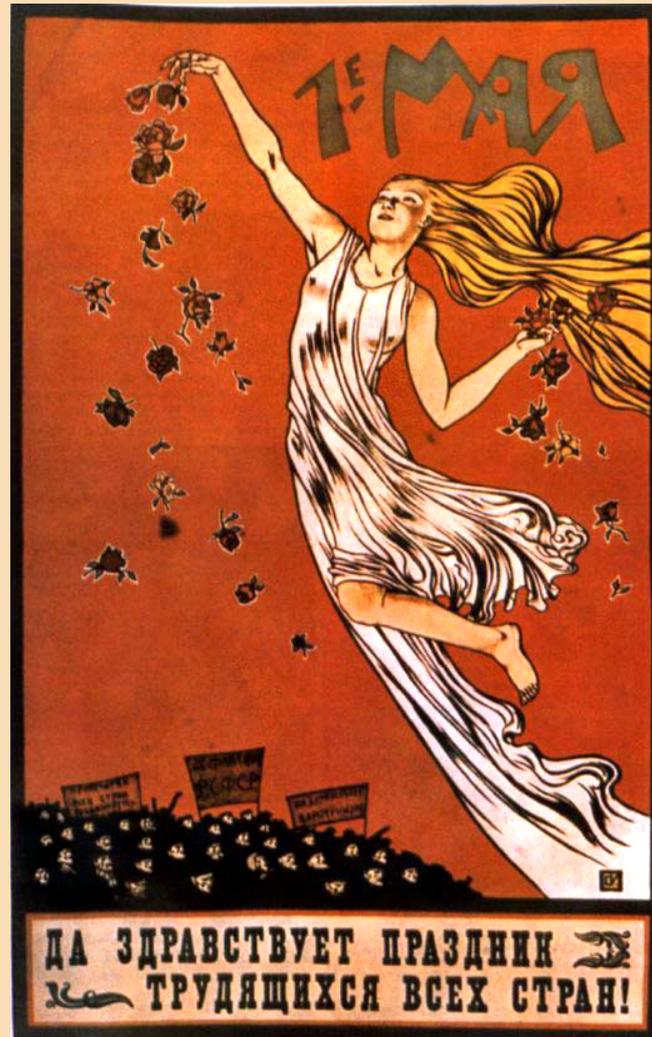
D'un autre côté, la paysannerie, qui aspirait à de nouvelles formes de communauté, avait une attitude fort inconsciente, patriarcale, une attitude d'innocents de village à l'égard de ce que devait être cette communauté, des moyens de lutte par lesquels il lui fallait conquérir sa liberté, des chefs qu'elle pouvait avoir dans cette lutte, des sentiments de la bourgeoisie et des intellectuels bourgeois envers la révolution paysanne, des raisons qui rendaient nécessaire le renversement par la violence du pouvoir tsariste, afin d'anéantir la propriété foncière des hobereaux.

Toute la vie passée de la paysannerie lui avait appris à haïr le seigneur et le fonctionnaire, mais ne lui avait pas appris et n'avait pu lui apprendre où chercher la réponse à toutes ces questions.

Dans notre révolution, la minorité de la paysannerie a effectivement lutté, en s'organisant tant soi peu à cette fin, et une partie infime s'est levée, les armes à la main, pour exterminer ses ennemis, pour abattre les serviteurs du tsar et les défenseurs des grands propriétaires fonciers.

La plus grande partie de la paysannerie pleurait et priait, ratiocinait et rêvait, écrivait des requêtes et envoyait des « solliciteurs », - tout à fait dans l'esprit de Léon Nicolaiévitch Tolstoï !

Et comme il arrive toujours dans des cas pareils, l'abstention tolstoïenne de toute politique, la renonciation tolstoïenne à la politique, l'absence d'intérêt et de compréhension pour elle ont fait qu'une minorité seulement a suivi le prolétariat conscient et révolutionnaire, et que la majorité est devenue la proie de ces intellectuels bourgeois serviles et sans principes, qui, sous le nom de cadets, couraient, de l'assemblée des troudoviks, faire antichambre chez Stolypine, mendiaient, marchandaient, conciliaient, promettaient de concilier, - jusqu'à ce qu'un soldat les chassât à coups de botte.





Les idées de Tolstoï sont le miroir de la faiblesse, des insuffisances de notre insurrection paysanne, le reflet de l'apathie de la campagne patriarcale et de la lâcheté foncière du « moujik aisé ».

Prenez les insurrections de soldats en 1905-1906. La composition sociale de ces lutteurs de notre révolution c'est le milieu entre la paysannerie et le prolétariat. Ce dernier est en minorité ; c'est pourquoi le mouvement dans les troupes ne montre pas, même approximativement, cette cohésion nationale, cette conscience de parti que manifeste le prolétariat devenu, comme au signal d'un coup de baguette, social-démocrate.

D'autre part, il n'est pas d'opinion plus erronée que celle qui attribue l'échec des insurrections de soldats à l'absence de dirigeants officiers. Au contraire, le progrès gigantesque de la révolution, depuis les temps de la Narodnaïa Volia, s'est manifesté justement dans le fait que c'est le « bétail obscur » qui a recouru aux armes contre ses

supérieurs et dont l'indépendance a tellement fait peur aux propriétaires fonciers libéraux et aux officiers libéraux.

Le soldat était rempli de sympathie pour la cause paysanne ; ses yeux s'allumaient au seul mot de terre. Plus d'une fois, le pouvoir passa, dans l'armée, aux mains de la masse des soldats - mais il n'y eut presque pas d'utilisation résolue de ce pouvoir ; les soldats hésitaient ; au bout de quelques jours, quelquefois au bout de quelques heures, après avoir tué quelque chef haï, ils rendaient la liberté aux autres, entraient en pourparlers avec les autorités et se laissaient ensuite fusiller, fouetter, se mettaient de nouveau sous le joug - tout à fait dans l'esprit de Léon Nicolaïévitch Tolstoï !

Tolstoï a reflété la haine accumulée, l'aspiration enfin mûre vers un avenir meilleur, le désir de s'affranchir du passé - et la non-maturité des rêveries, le manque d'éducation politique, l'apathie en face de la révolution.

Les conditions historiques et économiques expliquent à la fois la nécessité de l'apparition de la lutte révolutionnaire des masses et leur manque de préparation pour cette lutte, la non résistance tolstoïenne au mal, qui fut parmi les causes les plus sérieuses de la défaite de la première campagne révolutionnaire.

On dit que la défaite est une bonne école pour les armées. Sans doute, comparer les classes révolutionnaires à des armées n'est juste que dans un sens très limité. Le développement du capitalisme modifie et aggrave à chaque heure les conditions qui poussaient à la lutte révolutionnaire démocratique les millions de paysans, unis par la haine contre les propriétaires féodaux et leur gouvernement.

Dans la paysannerie même, l'accroissement des échanges, de la domination du marché et du pouvoir de l'argent, éliminent de plus en plus les anciennes mœurs patriarcales et l'idéologie patriarcale tolstoïenne.

Mais il est une conquête des premières années de la révolution et des premières défaites dans la lutte révolutionnaire des masses qui n'est pas douteuse : c'est le coup mortel porté à l'ancienne mollesse, à l'ancienne veulerie des masses. Les lignes de démarcation sont devenues plus tranchées. Les classes et les partis se sont délimités.

Sous le marteau des leçons de Stolypine, grâce à l'agitation obstinée, organisée des social-démocrates révolutionnaires, non seulement le prolétariat socialiste, mais encore les masses démocratiques de la paysannerie pousseront inévitablement en avant des lutteurs toujours plus aguerris, de moins en moins capables de tomber dans notre péché historique du tolstoïsme !



Lénine – Le développement du capitalisme en Russie

(Préface à la deuxième édition¹)



Le présent ouvrage a été écrit à la veille de la révolution russe, pendant l'accalmie qui a suivi l'explosion des grandes grèves de 1895-1896. Le mouvement ouvrier s'était alors comme replié sur lui-même; il s'étendait en largeur et en profondeur et préparait la vague de manifestations de 1901.

L'analyse du régime économique et social et, partant, de la structure de classe de la Russie, que nous présentons dans cet ouvrage en nous basant

1. La deuxième édition du *Développement du capitalisme en Russie* parut en 1908. La parution fut annoncée dans le n° 10 mars 1908 de la *Revue des livres*. Pour cette édition, Lénine revit son texte, le débarrassa des fautes d'impression, fit de nombreuses additions et rédigea une nouvelle préface datée de juillet 1907; il abandonna les termes de « disciples », de « partisans des travailleurs » qui, dans la première édition, avaient été imposés par la censure, et les remplaça par ceux de « marxistes » et de « socialistes »; le terme de « nouvelle théorie » fut remplacé par des références à Marx et au marxisme.

Dans cette seconde édition, Lénine fit toute une série d'additions sur la base des données statistiques les plus récentes. Il consacra un nouveau paragraphe (le XIe) du deuxième chapitre à l'analyse des données des recensements de chevaux effectués par l'année entre 1896 et 1900. Il cita des faits nouveaux qui venaient confirmer ses anciennes conclusions sur le Développement du capitalisme en Russie et en particulier les nouvelles données de la statistique des usines et fabriques. Il analysa également les résultats du recensement de la population qui avait été organisé en 1897 et qui montrait avec une grande netteté quelle était la structure de classe de la Russie (voir chapitre VII, paragraphe V, pp. 459-470, « Complément à la 2e édition »).

Cette seconde édition fait également le bilan de la lutte menée contre les « marxistes légaux » sur une série de problèmes fondamentaux que l'ouvrage de Lénine avait soulevés. L'expérience de la première révolution russe de 1905-1907 a pleinement justifié la caractéristique donnée par Lénine aux « marxistes légaux » en tant que libéraux bourgeois affublés de vêtements marxistes et tentant d'utiliser le mouvement ouvrier au mieux des intérêts de la bourgeoisie.

Lénine ajouta à la seconde édition de son livre 24 nouveaux renvois (pp. 13, 36, 49, 162, 165, 170, 190, 214, 231, 288, 293, 410, 475, 477, 494, 527, 540, 554, 558, 566, 568-569, 585, 586, 611), deux nouveaux paragraphes (pp. 148-149 et 531-537), un nouveau tableau (p. 543), rédigea huit alinéas de texte nouveau et trois grandes additions aux anciens alinéas (pp. 315-319, 323-233, 235), et environ 75 petites additions et rectifications.

Lénine ne cessa pas de travailler au *Développement du capitalisme en Russie* même après la parution de la seconde édition. En témoignent les additions faites par lui en 1910 ou en 1911 à la p. 405 de la seconde édition à propos de la classification des usines et fabriques en groupes d'après le nombre des ouvriers qu'elles employaient en 1908.

Dans la préface de la seconde édition, il parle d'une refonte possible de son ouvrage et il indique que s'il procédait à cette refonte le livre devrait être divisé en deux tomes : le premier analyserait l'économie de la Russie pré-révolutionnaire et le second étudierait les résultats de la révolution.

Toute une série d'écrits ultérieurs de Lénine et en particulier Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe de 1905-1907 rédigé à la fin de 1907 est consacrée à cette étude des résultats de la révolution de 1905-1907. [N.E.]

sur des recherches économiques et sur un examen critique des renseignements statistiques, se trouve confirmée actuellement par l'action politique directe de toutes les classes dans le cours de la révolution.

Le rôle dirigeant du prolétariat a été entièrement confirmé. De même, il s'est confirmé que la force du prolétariat dans le mouvement historique est infiniment plus importante que sa part dans l'ensemble de la population. Le fondement économique de ces deux phénomènes a été démontré dans notre ouvrage.

La révolution met en lumière la dualité de la paysannerie, dualité de plus en plus marquée tant du point de vue de sa situation que du point de vue de son rôle.

Il y a, d'une part, les survivances considérables de l'économie fondée sur la corvée et du servage qui ont entraîné l'appauvrissement et la ruine sans précédent des paysans pauvres et qui expliquent pleinement quelles sont les sources profondes du mouvement paysan révolutionnaire, de l'esprit révolutionnaire qui anime la paysannerie, en tant que masse.

D'autre part, la structure de classe contradictoire de cette masse, son caractère petit-bourgeois, l'antagonisme qui existe en son sein entre les tendances patronales et les tendances prolétariennes se manifestent au grand jour dans le cours de la révolution, dans le caractère des différents partis, dans les nombreux courants politiques et idéologiques.

Le petit exploitant appauvri hésite entre la bourgeoisie contre-révolutionnaire et le prolétariat révolutionnaire : c'est là un phénomène inévitable.

Tout aussi inévitable que le fait que dans toute société capitaliste il y ait une infime minorité de petits producteurs qui s'enrichissent, « font leur chemin » et se transforment en bourgeois tandis que l'immense majorité finit de se ruiner, se transforme en ouvriers salariés, se paupérise ou vit éternellement à la limite de la condition prolétarienne. La base économique de ces deux courants existant à l'intérieur de la paysannerie a été démontrée dans cet ouvrage.

Il va de soi qu'étant placée sur cette base



économique. La révolution en Russie est nécessairement une révolution bourgeoise. Cette thèse du marxisme est absolument irréfutable. On ne doit jamais l'oublier, et elle doit être appliquée à tous les problèmes économiques et politiques de la révolution russe.

Mais il faut savoir l'appliquer. Pour savoir ce que signifie exactement cette vérité quand elle est appliquée à tel ou tel problème, il est indispensable de procéder à une analyse concrète de la situation et des intérêts des différentes classes.

Chez les social-démocrates de droite, qui ont Plékhanov à leur tête, on rencontre très souvent le mode de raisonnement inverse; quand ils se trouvent confrontés à un problème concret, ils ont tendance à croire qu'il suffit de développer logiquement cette vérité générale sur le caractère essentiel de notre révolution pour trouver la réponse. Raisonner ainsi, c'est avilir le marxisme, c'est bafouer le matérialisme dialectique.

C'est ainsi, par exemple, que de cette vérité générale sur le caractère de notre révolution, ces gens en arrivent à conclure que le rôle dirigeant dans la révolution revient à la « bourgeoisie », et que les socialistes doivent soutenir les libéraux. Marx aurait sans doute repris à leur propos ces mots de Heine, qu'il avait déjà cités : « J'ai semé des dents de dragon, et j'ai récolté des puces. »²

Etant donné la base économique de la révolution russe, deux voies fondamentales sont objectivement possibles pour son développement et son aboutissement :

Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale, rattachée par mille liens au servage, est maintenue et se transforme lentement en exploitation purement capitaliste, en exploitation de « junkers ».

Le système des prestations de travail finit par être remplacé par le capitalisme; la cause de ce changement réside dans la transformation qui s'opère dans l'économie seigneuriale du temps du servage.

Tout le régime agraire de l'État devient capitaliste, tout en conservant pendant une longue période des traits féodaux. Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale est brisée par la révolution qui détruit tous les vestiges du servage, notamment le régime de la grosse propriété foncière.

Le système des prestations de travail est définitivement remplacé par le capitalisme par suite du libre développement de la petite propriété paysanne à qui l'expropriation des terres seigneuriales au profit de la paysannerie donne une vigoureuse impulsion.

Tout le régime agraire devient capitaliste, la décomposition de la paysannerie étant d'autant plus rapide que la destruction des vestiges du servage est plus complète.

En d'autres termes, si on suit la première voie, on garde la masse

2. « J'ai semé des dents de dragon et j'ai récolté des puces. » Marx cite ce vers de Heine dans son ouvrage : Karl Grün. *Mouvement social en France et en Belgique* (Darmstadt, 1845) ou historiographie du socialisme authentique (Marx-Engels, Gesamtausgabe. Erste Abteilung, B. 5, S. 495).[N.E.]

principale de la grande propriété foncière et les principales assises de l'ancienne « superstructure ».

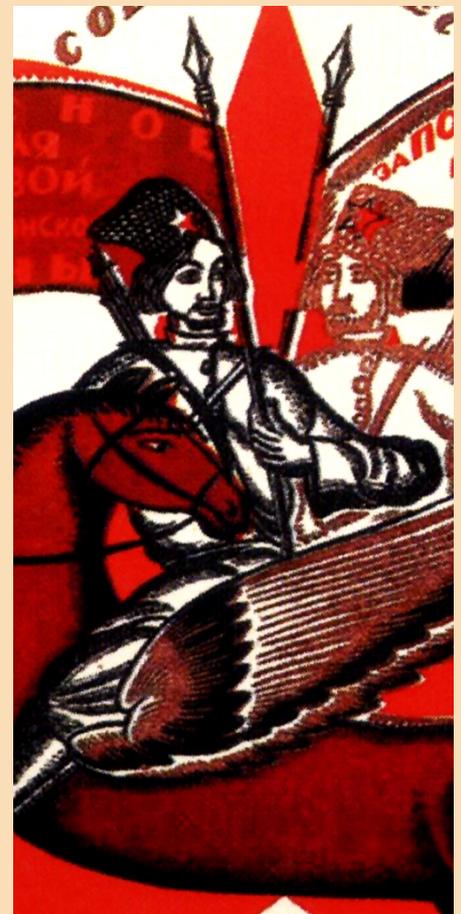
Dans ce cas, le rôle dominant revient au bourgeois monarchiste libéral et au propriétaire foncier; la paysannerie aisée ne tarde pas à passer de leur côté; la masse paysanne voit sa situation se détériorer : elle est non seulement expropriée sur une grande échelle, mais asservie par les divers modes de rachat prônés par les cadets³, abruti et abêti par la réaction; ceux qui se chargeront de mener à bien une telle révolution bourgeoise, ce seront des politiciens d'un type proche des octobristes⁴.

Avec la seconde voie, la grande propriété foncière et toutes les principales assises de l'ancienne « superstructure » qui lui correspondent sont détruites; le rôle dominant est joué par le prolétariat et la masse paysanne, la bourgeoisie instable ou contre-révolutionnaire est neutralisée; le développement le plus rapide et le plus libre est assuré aux forces productives sur la base du capitalisme; la situation qui est faite aux masses ouvrières et paysannes est la meilleure qu'elles puissent espérer sous un régime de production marchande; tout cela crée les conditions les plus favorables à l'accomplissement de la refonte socialiste par la classe



3. *Les cadets*, membres du Parti constitutionnel démocrate qui était le principal parti de la bourgeoisie impérialiste de Russie. Ce parti fut créé en octobre 1905 et était composé de représentants de la bourgeoisie monarchiste libérale, de gros propriétaires fonciers exerçant des fonctions dans les zemstvos et d'intellectuels bourgeois qui cherchaient à attirer la paysannerie en masquant leurs objectifs par de grandes phrases « démocratiques ». Le programme agraire des cadets envisageait la possibilité d'une expropriation contre rachat d'une partie des terres des grands propriétaires fonciers au profit des paysans qui auraient dû payer les terres à un prix exorbitant. Les cadets étaient partisans du maintien du régime monarchique : ils voulaient simplement que le tsar et les gros propriétaires fonciers féodaux partagent le pouvoir avec eux. Ils estimaient que leur objectif principal était la lutte contre le mouvement révolutionnaire. Au cours de la première guerre mondiale les cadets apportèrent un soutien actif à la politique extérieure de conquêtes du gouvernement tsariste et pendant la révolution démocratique bourgeoise de février, ils s'efforcèrent de sauver la monarchie. Au Gouvernement provisoire bourgeois, ils menèrent une politique contre-révolutionnaire et antipopulaire favorable aux impérialistes américains, anglais et français. Après la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, les cadets qui étaient farouchement opposés au pouvoir soviétique, prirent part à tous les soulèvements armés de la contre-révolution et à toutes les campagnes de l'intervention. Après la défaite des gardes blancs et de l'intervention, ils se retrouvèrent dans l'émigration où ils poursuivirent leur activité antisoviétique contre-révolutionnaire.[N.E.]

4. Les octobristes (ou Union du 17 octobre) représentaient et défendaient les intérêts des industriels et des gros propriétaires fonciers qui dirigeaient leur entreprise selon la méthode capitaliste. Reconnaisant en paroles le manifeste du 17 octobre 1905, dans lequel le tsar, poussé par la crainte de la révolution, promettait au peuple les droits de la liberté civile, les octobristes ne songeaient nullement à limiter le tsarisme. Tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur, les octobristes soutenaient à fond la politique du gouvernement tsariste.[N.E.]





ouvrière, dont c'est l'objectif fondamental véritable.

Il va de soi que les éléments de ces deux types d'évolution capitaliste peuvent se combiner à l'infini; et il faut être le dernier des pédants pour penser résoudre les problèmes originaux et complexes qui se posent dans ce domaine à l'aide de citations tirées de tel ou tel jugement de Marx portant sur une période historique différente de la nôtre.

L'ouvrage que nous présentons au lecteur est consacré à l'analyse du système économique de la Russie d'avant la révolution.

En période révolutionnaire, la vie du pays est si rapide, si impétueuse, qu'il est impossible de définir, au plus fort de la lutte politique, quels sont les résultats considérables de l'évolution économique.

Nous voyons, d'une part, les Stolypine⁵, et d'autre part, les libéraux (non seulement les cadets à la Strouvé, mais tous les cadets pris ensemble) faire un travail systématique, opiniâtre et conséquent pour que la révolution soit menée bien selon la première voie. Le coup d'État du 3 juin 1907 auquel nous venons d'assister est une victoire de la contre-révolution et tend à assurer aux gros propriétaires fonciers une domination sans partage au sein de la soi-disant représentation du peuple russe⁶.

A quel point cette « victoire » est-elle durable ? C'est là un autre problème. En tout état de cause, la lutte pour que triomphe l'autre issue

5. *Stolypine, Piotr Arkadiévitch*, président du Conseil des ministres entre 1905 et 1911, réactionnaire à tous crins. Son nom est lié à l'écrasement de la révolution de 1905-1907 et à la période de réaction féroce qui lui succéda.

Stolypine voulait que les koulaks deviennent une base solide de l'autocratie dans les campagnes et, dans ce but, il promulgua une nouvelle loi agraire. L'oukaze du 9 novembre 1906 permettait à tous les paysans qui en exprimaient le désir de sortir de leur communauté et de transformer leur lot de terre communale en propriété personnelle, avec tous les droits qui en découlaient et qui autrefois leur étaient refusés (droit de vente, droit d'hypothèque, etc.). Quand un paysan s'en allait, la communauté était obligée de lui donner une terre d'un seul tenant (*khoutor*, *otroub*). Cette loi permit aux koulaks de racheter à vil prix la terre des paysans pauvres. Les lois du 14 juin 1910 et du 29 juin 1911 prévoyaient l'instauration d'un régime agraire coercitif dans l'intérêt des koulaks.[N.E.]

6. Le 3 juin 1907, le gouvernement décréta la dissolution de la IIe Douma d'État et promulgua une nouvelle loi électorale pour les élections à la IIIe Douma, assurant la majorité aux gros propriétaires fonciers et aux capitalistes. En violation de son propre manifeste du 17 octobre 1907, le gouvernement tsariste abolit les droits constitutionnels, déféra les membres du groupe parlementaire social-démocrate en justice et les condamna à la déportation. Le coup d'État dit du 3 juin marquait la victoire temporaire de la contre-révolution.[N.E.]

de la révolution se poursuit.

C'est à cette issue qu'aspirent de façon plus ou moins décidée, plus ou moins conséquente, plus ou moins consciente, non seulement le prolétariat mais les larges masses paysannes.

La contre-révolution et les cadets ont beau s'efforcer d'étouffer la lutte directe des masses, la première, par la violence directe, ceux-ci, par leurs idées contre-révolutionnaires hypocrites et mesquines; la lutte immédiate des masses se manifeste tantôt à un endroit, tantôt à un autre; elle marque de son empreinte la politique des partis populistes ou « du Travail » bien qu'il soit certain que les dirigeants politiques petits-bourgeois (en particulier les « socialistes » populistes et les troudiviks⁷ sont contaminés par l'esprit cadet de trahison, de flagornerie à la Moltchaline⁸ et de suffisance si typique des petits bourgeois et des fonctionnaires.

Quel sera l'aboutissement de cette lutte, quel sera le bilan final du premier assaut de la révolution russe ?

On ne peut encore le dire. Aussi n'est-il pas encore temps de remanier à

7. Les « socialistes populistes », membres du parti socialiste populiste qui s'était détaché de l'aile droite du Parti socialiste révolutionnaire (s.-r.) en 1906. Ils étaient les porte-parole des koulaks et préconisaient une nationalisation partielle de la terre, avec rachat aux gros propriétaires fonciers et répartition entre les paysans selon ce qu'ils appelaient la norme du travail. Les socialistes populistes étaient pour un bloc avec les cadets. Lénine les qualifiait de « sociaux cadets », d'opportunistes petits-bourgeois, de « s.-r. mencheviques » qui hésitaient entre les cadets et les s.-r. et soulignait « que ce parti qui avait effacé de son programme la revendication de la république et avait renoncé à exiger la totalité de la terre se distinguait très peu des cadets ». Les leaders socialistes populistes étaient A. V. Péchékhonov, N. F. Annenski, V. A. Miakotine, etc. Après la révolution démocratique bourgeoise de Février 1917, ils siégèrent au Gouvernement provisoire bourgeois et après la Révolution socialiste d'Octobre, ils participèrent aux complots contre-révolutionnaires et aux soulèvements armés contre le pouvoir soviétique. Ce parti cessa d'exister pendant la guerre civile.

Les troudiviks, groupe du Travail. Groupe de démocrates petits-bourgeois, composé de paysans et d'intellectuels de tendance populiste qui siégeait aux Doumas d'État, Ce groupe fut constitué en avril 1906 par les députés paysans de la Ire Douma.

Les troudiviks revendiquaient l'abolition de toutes les barrières de caste et de nationalité, la démocratisation de l'administration des zemstvos et des villes et le suffrage universel pour les élections à la Douma. Le programme agraire des troudiviks était inspiré par le principe populiste de la jouissance égalitaire de la terre : il demandait la création d'un fonds agraire national composé des terres de la couronne, du Domaine, des apanages, des monastères ainsi que des terres privées si leur superficie était supérieure à la norme établie du travail ; ils prévoyaient que les terres expropriées devaient être indemnisées. A la Douma, les troudiviks oscillaient entre les cadets et les bolcheviks. Ces oscillations étaient dues à la nature de classe des petits paysans propriétaires. En septembre 1906, Lénine notait que le troudivik « ne refuserait pas de s'entendre avec la monarchie, il se calmerait s'il obtenait son lopin de terre dans le cadre du régime bourgeois, mais, à l'heure actuelle, il met tous ses efforts à combattre les propriétaires fonciers pour conquérir la terre, à lutter contre l'État féodal pour la démocratie. » (*Œuvres*, Paris-Moscou, tome II, p. 232.) Dans la mesure où les troudiviks représentaient les masses paysannes, la tactique des bolcheviks à la Douma tendait à passer des accords avec eux sur des problèmes particuliers dans l'intérêt de la lutte générale contre les cadets et l'autocratie tsariste.

En 1917, le « groupe du Travail » fusionna avec le parti des socialistes populistes.[N.E.]

8. *Moltchaline*, un des personnages de la comédie de Gribouïédo, Le malheur d'avoir trop d'esprit. Moltchaline est le symbole de l'obséquiosité.[N.E.]



fond cet ouvrage (mes devoirs immédiats de membre du Parti participant au mouvement ouvrier ne m'en laissent d'ailleurs pas le loisir⁹).

La deuxième édition ne peut dépasser ce cadre : définir l'économie de la Russie d'avant la révolution. L'auteur a donc dû se borner à revoir, à corriger le texte et à y apporter les compléments les plus indispensables fournis par les statistiques les plus récentes, à savoir les résultats des derniers recensements de chevaux, de la statistique des récoltes, du recensement général de la population qui a eu lieu en 1897 et les nouvelles données de la statistique des fabriques et des usines, etc.

L'auteur, juillet 1907

Les notes rajoutées par l'éditeur sont signalées par [N.E.]



9. Ce remaniement exigerait peut-être la continuation de ce travail : il faudrait alors limiter le premier tome à l'analyse de l'économie de la Russie d'avant la révolution et consacrer un second tome à l'étude du bilan et des résultats de la révolution.